



Revue Stendhal

5 | 2024
Chroniques italiennes

Stendhal à Florence en 1811 : une lettre inédite à Pauline

Stendhal in Florence in 1811 : An Unpublished Letter to Pauline

Michel Brix



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/stendhal/1932>

DOI : 10.4000/137yj

ISSN : 3003-437X

Éditeur

Presses Sorbonne Nouvelle

Référence électronique

Michel Brix, « Stendhal à Florence en 1811 : une lettre inédite à Pauline », *Revue Stendhal* [En ligne], 5 | 2024, mis en ligne le 01 décembre 2024, consulté le 27 mars 2025. URL : <http://journals.openedition.org/stendhal/1932> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/137yj>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

Documents





STENDHAL À FLORENCE EN 1811 : UNE LETTRE INÉDITE À PAULINE

STENDHAL IN FLORENCE IN 1811 :
AN UNPUBLISHED LETTER TO PAULINE

Michel BRIX

Une lettre inédite de Stendhal à sa sœur Pauline figure dans la collection d'autographes réunie par l'éminent romaniste américain Charles Harold Livingston (1888-1966), qui fut professeur à Bowdoin College (Brunswick, Maine, USA). Le professeur Livingston légua sa collection à cette institution : le fonds qui porte aujourd'hui son nom est consultable au George J. Mitchell Department of Special Collections & Archives de la Bowdoin College Library. Dans le fonds Livingston, deux documents intéressent directement les stendhaliens : il s'agit des originaux de deux lettres de l'auteur du *Rouge et le Noir*¹. C'est la première qui nous retiendra ici : inédite à ce jour, elle est adressée à Pauline Beyle-Périer et a été envoyée de Florence, le 28 septembre 1811 (l'année n'est pas mentionnée sur l'autographe, mais se déduit facilement des lignes qu'on va lire). En voici le contenu :

Florence, le 28 7^{bre}

Je vais monter en voiture pour / Rome. J'ai passé 3 jours à Florence, / que n'étais-tu avec moi, ma chère / amie ! Garde-moi toujours le / secret et donne de mes nouvelles / pour qu'on ne soit pas inquiet².

1 Ces deux lettres sont conservées sous une cote commune : Box 2 folder 26. On trouve dans le tome V de la *Correspondance générale* (CG, t. V, 1999, p. 49) le texte de la deuxième lettre de Stendhal acquise par le professeur Livingston (avant d'entrer dans la collection Livingston, cette lettre appartenait à Noël Charavay). Elle est adressée au comte Alexandre Ivanovitch Tourgueniev (1784-1845), qui avait quitté la Russie après avoir été mis en cause dans des intrigues politiques. Il avait rencontré Stendhal à Rome en 1833. La lettre accompagne l'envoi d'un lot de six ouvrages relatifs à un procès. L'autographe ne porte aucune date, mais Tatiana Müller-Kotchetkova (qui a consulté le Journal du comte Tourgueniev) a établi qu'il avait été rédigé le 4 février 1834 (voir « Stendhal et Tourgueniev », *Stendhal-Club*, n° 62, 15 janvier 1974, p. 120-121).

2 Le 19 septembre précédent, de Milan, Stendhal avait informé Pauline qu'il partait pour Rome le surlendemain. La jeune femme n'avait pas l'autorisation de parler de ce déplacement aux autres membres de la famille. Elle devait cependant dire à ceux-ci, et au grand-père Gagnon en particulier, que tout allait bien pour Henri.

Je suis à la campagne près Pavie³. / Je serai le 18 octobre à Milan, / écris-moi là. Le 28 à Tuélin⁴.

Adieu. Une âme sensible / doit venir en Italie. Je me félicite / d'y être seul, personne ne trouble / ma manière de sentir.

Une sibille de Volterrano / dans l'église Santa Croce, et / le tableau des Limbes dans la / même église m'ont donné des sensations / inconnues. C'est là qu'est le beau tombeau / d'Alfieri par Canova. J'ai eu / le bonheur de voir jouer hier l'*Oreste* / de ce grand tragique⁵.

(S.) RICHARD⁶

[Suscription :] Madame / Pauline Perier / à Tuélin, par la Tour / du Pin / à Tuélin / D[épartemen]t de l'Isère.

Cet autographe, qui prend place entre les lettres adressées à la même le 19 septembre (de Milan) et le 2 octobre 1811 (de Rome)⁷, fournit un témoignage nouveau concernant le premier séjour de Stendhal à Florence. L'auteur a quitté Milan le 21 septembre avec le projet de se rendre à Rome, et en chemin il s'est arrêté trois jours à Florence, où il est arrivé le 26 septembre, très tôt. Le même jour, il a visité la basilique de Santa Croce, où il est retourné de surcroît le lendemain – ce qu'atteste le *Journal*, à la date du 27 septembre. Et ledit *Journal*, de même que la présente lettre à Pauline, évoque les monuments funéraires qui se trouvent dans la basilique (notamment celui d'Alfieri, sur lequel Antonio Canova avait sculpté une muse en deuil), ainsi que la fresque du *Couronnement de la Vierge par la Trinité et quatre Sibylles*, œuvre de Volterrano⁸ qui orne la chapelle Niccolini. Quant au « tableau des Limbes », il s'agit d'une œuvre de Bronzino⁹, la *Descente du Christ aux Limbes*, qui – ayant été jugée « peu décent[e] dans une église¹⁰ » – fut transportée peu après le passage de Stendhal à la Galerie des Offices.

Le *Journal* confirme les propos de la lettre. En ce 26 septembre 1811, tant la fresque de Volterrano que le tableau de Bronzino ont émerveillé le voyageur plus qu'aucune autre œuvre d'art auparavant :

3 « Pavie » est une lecture conjecturale. L'auteur indique sans doute où il réside lorsqu'il est « milanais ». Pauline n'envoie cependant pas ses propres lettres à une adresse précise, mais poste restante, à Milan.

4 « Tuélin » : c'est ainsi que Stendhal écrit « Thuellin », où vivaient sa sœur et l'époux de celle-ci, François-Daniel Périer. Thuellin, ou Veyrins-Thuellin, et La-Tour-du-Pin (voir ci-après la suscription) sont deux localités situées entre Lyon et Chambéry. Stendhal prévoyait, après ce voyage à Rome et son retour à Milan, de rentrer en France et de passer quelques jours à Grenoble pour voir sa famille. Il comptait faire brièvement, d'abord, étape chez sa sœur, à la fin du mois d'octobre. L'auteur revint cependant à Milan plus tard que prévu (le 23 octobre) et ce retour en France fut postposé à la mi-novembre.

5 Voir le *Journal*, à la date du 27 septembre 1811 (*OI*, t. I, p. 792-793).

6 Lecture conjecturale. On sait qu'à l'époque Stendhal signait d'un nom imaginaire la plupart de ses lettres à Pauline.

7 Voir *CG*, t. II, p. 236-237.

8 Baldassare Franceschini, dit Il Volterrano (1611-1689).

9 Angelo di Cosimo, ou Agnolo di Cosimo, dit Il Bronzino (1503-1572).

10 *VI*, p. 504 (*Rome, Naples et Florence* [1826]). – Le tableau de Bronzino se trouve aujourd'hui au Musée de l'Œuvre de Santa Croce, ouvert en 1900 dans les anciens bâtiments du couvent de Santa Croce.

[...] ce qui gravera le plus l'église de Santa Croce dans mon cœur, ce sont deux tableaux que j'y ai vus et qui ont produit sur moi la plus forte impression que m'ait jamais donnée la peinture. Voici ma sensation d'hier.

Mon dieu que c'est beau ! À chaque détail qu'on aperçoit, l'âme se sent ravir de plus en plus. On est sur le chemin des larmes.

Devant les autres tableaux, on se gronde de sa froideur, [...], on se force enfin à admirer [...]. Mon admiration pour la s[ain]te Cécile, la Madone della Sediola, la Madone du Luxembourg, la Léda du Corrège, n'est jamais allée jusqu'au ravissement.

J'ai trouvé cette sensation hier devant les quatre Sibylles peintes par Volterrano dans la chapelle des Niccolini [...].

Le plafond, du même, fait beaucoup d'effet. Quant aux quatre Sibylles, je n'en puis rien dire d'assez fort. C'est grandiose, c'est vivant, ça paraît la nature en relief ; l'une [...] a cette grâce qui, jointe au grandiose, me rend sur-le-champ amoureux.

Je croyais ne rien trouver d'aussi beau que ces Sibylles, quand mon d[omesti]que de place me fit arrêter presque par force pour voir un tableau des *Limbes*.

Je fus touché presque jusqu'aux larmes. Elles me viennent aux yeux en écrivant ceci. Je n'ai jamais rien vu de si beau. Il me faut de l'expression, ou de belles figures de femmes. Toutes les figures sont charmantes et nettes, rien ne se confond. La peinture ne m'a jamais donné ce plaisir-là. Et j'étais mort de fatigue, les pieds enflés et serrés dans des bottes neuves : petite sensation qui empêcherait d'admirer le bon Dieu au milieu de sa gloire, mais que j'ai oubliée devant le tableau des *Limbes*. Mon Dieu, que c'est beau !

Je fus tout ému pendant deux heures. On m'avait dit que ce tableau était du Guerchin ; j'adorais ce peintre au fond du cœur. Point du tout ; on me dit deux heures après qu'il était d'Agnolo Bronzino, nom inconnu pour moi¹¹.

Stendhal revint à Florence au cours de l'automne de 1814, puis y passa une nuit au début de décembre 1816. D'autres séjours de l'auteur dans la même ville prirent encore place en juin-juillet 1819, en novembre 1823 et en février 1824.

La fresque de Volterrano, le tombeau d'Alfieri et le tableau de Bronzino sont mentionnés dans l'édition de 1826 de *Rome, Naples et Florence*, où – c'est à noter – le scripteur prétend avoir visité pour la première fois Florence et Santa Croce en janvier 1817 (à cette date, Stendhal ne se trouvait pas en Toscane). Voici ce qu'on lit notamment, dans l'ouvrage de 1826, sur la fresque de Volterrano (ces propos seront exploités par la psychanalyste Graziella Magherini pour la définition de ce que cette auteure a nommé *La Syndrome di Stendhal*¹²) :

Je l'ai prié [un moine que le narrateur dit avoir rencontré] de me faire ouvrir la chapelle à l'angle nord-est, où sont les fresques de Volterrano. Il m'y conduisit et me laisse seul. Là, assis sur le marchepied d'un prie-Dieu, la tête renversée et appuyée sur le pupitre, pour pouvoir regarder au plafond, les *Sibylles* du Volterrano m'ont donné peut-être le plus vif plaisir que la peinture m'ait jamais fait. J'étais déjà dans une sorte d'extase, par l'idée d'être à Florence, et le voisinage des grands hommes dont je venais de voir les tombeaux. Absorbé dans la contemplation de la beauté sublime, je la voyais de près, je la touchais pour ainsi dire. J'étais arrivé à ce point d'émotion où se rencontrent les *sensations célestes* données par les beaux-arts et

11 *OI*, t. I, p. 782-783 (notes consignées le 27 septembre 1811).

12 Graziella Magherini *La Syndrome di Stendhal*, Florence, Ponte alle grazie, « Preferenze », 1989.

les sentiments passionnés. En sortant de *Santa Croce*, j'avais un battement de cœur, ce qu'on appelle des nerfs à Berlin ; la vie était épuisée chez moi, je marchais avec la crainte de tomber¹³.

L'AUTEUR

Directeur de recherches honoraire de l'université de Namur (Belgique), membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Michel Brix est l'auteur d'une cinquantaine d'ouvrages – essais et éditions – consacrés à l'histoire de la littérature française. Il a notamment publié, en 2024, une édition de la *Correspondance* de Gérard de Nerval (Paris-Bruxelles, Éditions du Sandre).

13 VI, p. 480.